

JE T'AIME, JE TE TUE...

par Sylvie Loiseau

Comme inspectrice de l'Éducation nationale, formatrice d'enseignants et comme conteuse, Sylvie Loiseau est à même d'observer l'évolution des pratiques scolaires autour du conte, d'en discerner les dérives, d'en rappeler les exigences. Elle témoigne ici de la nécessité d'une implication personnelle.

Il existe un proverbe juif qui dit en substance : « On n'est jamais mieux trahi que par les siens »... Ce que traduit bien le titre coup de poing de l'essai de Morgan Sportes « Je t'aime, je te tue... »¹. Il semble qu'il en aille de même pour le conte dont les défenseurs et zéloteurs les plus actifs, parfois les plus virulents, en sont aussi parfois, ce faisant, les fossoyeurs involontaires.

Renouveau actuel du conte... certainement, et tant mieux, mais à travers quelles pratiques ? Et celles-ci sont-elles toujours réellement des pratiques de contage ?

Je te lis, je te trahis...

Dans les bibliothèques, les salles de classes, les foyers, les centres sociaux, les « heures du conte » fleurissent. Le terme même d'heure du conte, avec ce qu'il sous-entend de temporalité rationalisée, nous éloigne déjà des racines vives des ancestrales pratiques du contage où le conte accompagnait, à toute heure, les activités, innervait le quotidien.

« Bien qu'il soit courant d'évoquer les « contes de veillées » (...), la veillée n'est une condition ni nécessaire, ni suffisante à la transmission des contes. Les contes peuvent se dire aussi aux champs, lors de la garde des bêtes, au lavoir ou lors de grands travaux. »²

On ne pourrait toutefois que se réjouir de ce renouveau du conte, si ce vocable « d'heure du conte » ne recouvrait des réalités et des pratiques fort différentes, dont la plupart fort éloignées de la substance même du conte, si ce n'est tout à fait étrangères à son essentialité... qui est l'oralité.

Né de la tradition orale, objet oral, le conte est fait pour être dit.

Or, rares sont les pratiques qui respectent cette essentialité, et se démarquent de la présentation commentée d'images, ou de la lecture à haute voix d'albums...

Le conte lu... n'est plus un conte. Il a quitté le territoire spécifique de l'oralité, celui de la rencontre du conte, du conteur, et du conté dans le triangle magique du risque, de la peur, et du plaisir.

1. Morgan Sportes : « *Je t'aime, je te tue* ». Le Seuil, 1985 (Point Virgule).

2. Michèle Simonsen : *Le Conte populaire français*. PUF, 1981.



*Dans la fureur de sa colère,
elle empoigna les beaux che-
veux de Raiponce...*

« Raiponce », ill. M. Sendak, in :
Hans mon hérisson et treize autres contes,
Gallimard

*Qui ne prend pas le risque de la parole,
c'est-à-dire, en réalité, le risque de se dire
en disant, ne peut se réclamer du conte.*

Livre support... livre rempart, protège-moi de la peur du fourchelangue, du trou de mémoire, du lapsus... demeure bien là entre eux et moi, afin que moi,... je ne me livre pas.

Il ne s'agit d'ailleurs pas de remettre en cause la qualité des lectures, dont beaucoup sont excellentes, pas plus que la qualité de certains textes : des frères Grimm à Pierre Gripari, ou Roger Rudigoz, ou de certaines illustrations : de Gustave Doré ou Rackam à Maurice Sendak ou Philippe Dumas.

Quelle qu'en soit la qualité, le texte écrit ne constitue cependant que la partition du conte, son livret. On ne s'étonne pas d'entendre lire un conte, alors qu'on ritait d'entendre, au théâtre, *Phèdre* lue et non jouée par les acteurs : l'incongruité n'est pourtant pas moindre.

Plaisir, et pas thérapie

Le choix du répertoire est souvent, du moins dans les milieux scolaires, para et périscolaires, l'occasion de débats multiples : y aurait-il des contes convenant plus particulièrement à tel ou tel âge ? Y aurait-il des « conteurs pour enfants » et des « conteurs pour adultes » ? Faut-il apprendre le conte par cœur pour pouvoir le redire « ad verbum » ?

Mais la problématique essentiellement développée demeure celle des supposées vertus thérapeutico-psychanalytiques du conte.

L'idée s'est en effet largement diffusée, après le succès des travaux de Bruno Bettelheim, que les contes ne seraient pas aussi anodins qu'ils en ont l'air, et que les aventures des poucets, chaperons, et princesses diverses, dissimuleraient en fait les méandres de l'inconscient : scène primitive dans le conte « Boucle d'or et les trois ours », conflit du ça et du surmoi dans « Les Trois petits cochons », conflits œdipiens avec la mère, apparaissant sous les traits de la marâtre dans « Raiponce », « Cendrillon », ou « Blanche-Neige ».

Perspective passionnante, novatrice en son temps, et perçue comme telle... N'oublions pas cependant que Bettelheim a procédé à une analyse de la version écrite des contes, et ne s'est jamais posé comme conteur, qu'il n'a, de plus, fait porter son étude que sur les contes merveilleux, et n'a jamais établi de causalité mécaniste ni préconisé d'utilisation thérapeutique du conte.

Bien au contraire, il rappelle à plusieurs reprises que le conte est un tissu souple sur lequel chacun : « brode ses fantasmes », « projette ses expériences intérieures ».

Et indique avec beaucoup de justesse que le seul lieu où le conte peut réellement toucher l'autre, est celui de la rencontre *fortuite* de deux inconscients : celui du conteur et celui de l'auditeur, ou du conté.

« ... c'est en grande partie l'inconscient du

conteur qui détermine le fond du conte et ce qui en reste dans sa mémoire. En agissant ainsi, il n'est pas seulement motivé par ses propres sentiments, conscients et inconscients, à propos de l'histoire, mais aussi par les rapports affectifs qu'il entretient avec l'enfant qui l'écoute. »

Évitons donc les autoroutes réductrices de la psychanalyse scolaire qui voudraient qu'à tel stade de développement psycho-affectif corresponde tel type de conte :

« *Un conte est un conte, pas un prêche* » énonce avec alacrité un personnage de Tahar Ben Jelloun, et, pourrait-on ajouter, surtout pas une thériaque.

Le conte est une fête avant d'être une thérapeutique !!... Et ce n'est que parce qu'il est dionysiaque qu'il lui arrive de soulager.

« *En ces temps qui nous parlent du monde...* »

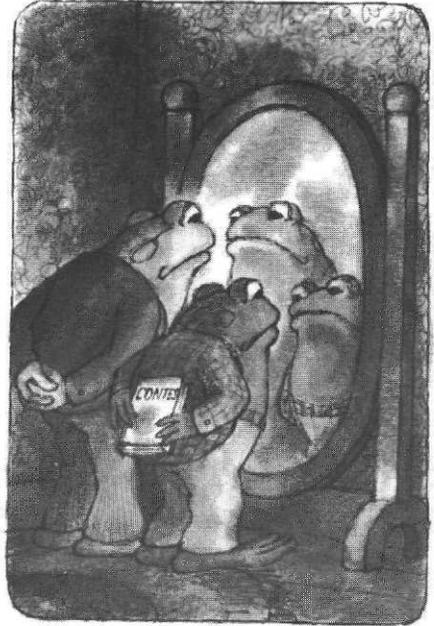
« *Cric !!... J'ouvre ma boîte à histoires...* »

Dans les trente secondes qui suivent la formule d'ouverture, le conteur sait avec qui l'accrochage s'est effectué, qui palpite de ses mots, qui frissonne de sa voix, dans quel cœur... ou dans quel inconscient sa parole résonne, et trouve un chemin... Il sait dans quels regards affleurent les pépites de l'âme. *Et l'âge ne fait rien à l'affaire.* Dans cette étonnante transfusion, le temps réel n'existe pas... Conteur et conté se rejoignent en un temps anhistorique, où les blessures d'il y a cinquante ans, et les fêlures récentes se mêlent, dans la même peur, le même frisson, le même désir.

Conteur pour soi...

La première règle en matière de constitution de répertoire est sans aucun doute celle du plaisir, du *plaisir personnel, égoïste, et jubilatoire* de se dire d'abord à soi-même les contes que l'on aime entendre.

Or les contes que l'on aime entendre ne sont pas, mais alors pas du tout, ceux que l'on se



Une Paire d'amis,
ill. A. Lobel, L'École des Loisirs

ferait un devoir pédagogique de dire, et la question de savoir si ils sont adaptés à l'âge, réel ou psychologique, de l'auditoire n'a pas grand sens. Les conteurs ont coutume de dire que chacun prend dans le conte la nourriture dont il a besoin, et c'est un fait que l'on n'entend que les contes que l'on est prêt à entendre.

La mémoire est en ce domaine un excellent sonar : on ne retient que les contes que l'on a vraiment *entendus*, et ce sont ceux-ci qui tombent, après les contes de l'enfance, dans le sac à paroles du conteur.

J'ai lu, et entendu des contes très beaux, merveilleusement donnés par le conteur, mais dont je serais bien en peine de seulement redonner la trame : la rencontre n'était pas pour moi ou pas pour cette heure et ce temps-là.

En revanche, j'ai pleuré de reconnaissance, lors d'une nuit du conte dans les ruines du château de Tiffauges, en entendant « La



Classe maternelle. École St Merri, Paris.
 © Photo Ernst Kharbine, extraite de *Dis, raconte...*,
 montage audiovisuel produit par Les Amis de la Joie par les livres.

création du monde selon les Indiens Hopi ». La conteuse était débutante, mais chacun de ses mots m'atteignait... comme choisis pour moi, ce soir-là, pour cette rencontre-là :

« Au commencement du temps, une étincelle de conscience s'alluma dans l'espace infini. Cette étincelle, c'était l'esprit du soleil nommé Tawa. Tawa créa le premier monde, peuplé d'insectes... mais les insectes ne comprenaient rien au sens de la vie... Ils accèdent au deuxième monde, puis au troisième. Dans le troisième monde, au cours d'un voyage pénible, certains animaux deviennent des hommes... mais ils ne comprennent toujours pas le sens de la vie. Alors, une leur leur fait désirer le quatrième monde. Ils y envoient l'oiseau-chat qui rencontre un personnage étrange : une femme au visage rouge couvert de cicatrices, de brûlures et de sang séché, au regard terrifiant... C'est la Mort. Alors, l'oiseau-chat obtient la pos-

sibilité pour les hommes de connaître le vrai sens de la vie... en acceptant de vivre avec la mort... »

Il y a les contes que l'on choisit...

Chaque conte est une rencontre, chaque répertoire comme le carnet d'adresses de ses rencontres. C'est la raison pour laquelle il est si difficile de conseiller qui demande « quel livre consulter pour connaître les contes les meilleurs ». Il n'y a pas de réponse... Mon répertoire, qui d'ailleurs change, évolue, ne pourra jamais être le tien, même si nous pouvons avoir en commun une ou deux histoires. Il y a les contes qui vous fauchent au ventre au mitan d'une agréable nuit du conte, il y a les contes qui vous trottent dans la tête, vous restent en bouche sans que vous puissiez en accoucher, l'occasion n'étant jamais assez propice. J'ai gardé durant deux

années le conte indien du « Biin magique³ »... en gorge ; la rencontre s'était faite, mais je ne pouvais le redire tel qu'entendu, ou plus exactement, ce que j'avais entendu en lui était encore trop peu audible pour moi, donc non dicible. J'ai guetté les échos, écouté les mots naître, les associations se tisser... et durant ces deux années, quand j'essayais de donner ce conte, ma voix, à un moment précis, se brisait en gorge.

Le travail du conteur sur le conte, mais aussi – surtout ici – du conte sur le conteur n'était pas terminé.

Et puis un jour, l'histoire de la reine paralysée qui avait, ne pouvant plus danser, interdit toute musique dans son royaume a pu jaillir, et ma voix, comme celle des instruments prohibés aux noms retentissants : thombas, dhambis, tablas, dholaks, a pu raconter la guérison de la reine aigrie, de la reine guérie par le charme mélodieux du joueur de biin...

On aime, et on dit certains contes pour une image, pour un détail... J'ai aimé ce conte pour la lente renaissance du corps grêle de la reine, pour cette image de ses doigts paralysés commençant malgré elle à battre la mesure.

Parfois encore, c'est une parole comme dans ce conte de sagesse chinois⁴ où un roi, voyant son pays déchiré par la guerre civile, demande à un sage de rétablir la paix. Sans mot dire, et sans rien entreprendre, le sage tourne les talons et rejoint sa montagne ; mais peu à peu, le calme revient dans le pays. Au roi qui s'en étonne, le sage répond : « *J'ai fait la paix en moi, et attendu qu'elle s'étende à tout le pays* ».

Ou encore dans cet autre conte de sagesse « La petite souris et le lama »⁵... où une petite

souris craintive croit pouvoir vaincre sa peur en changeant d'apparence. Elle devient ainsi souris-chat, souris-chien, souris-tigre... toujours effrayée par le chat du monastère, et entend enfin les paroles du lama « *Tu vois maintenant, petite sœur, l'apparence n'est rien. À quoi sert d'être un tigre quand on a le cœur d'une petite souris ?!!...* »

La montée en bouche de ces phrases attendues est un véritable plaisir d'oralité : suçotement des mots et des formulettes, glissement des syllabes sur la langue, acidité des répliques...

... et ceux qui vous choisissent

Et puis, il y a les contes qui vous choisissent ; apparemment aux antipodes de vos goûts et préoccupations, ils vous entrent en tête, s'y installent, y vont et y viennent... et demandent à en sortir. Le conte d'animaux « Dodu dodo, le cochon fatigué »⁶ occupe cette place dans mon répertoire.

Je l'ai conté, et réconté avec bonheur, mais j'ignore encore pourquoi il a acquis cette place dans mon sac à paroles. Il ne correspond à aucun de mes domaines objectifs de préoccupation. À la première lecture je l'avais même trouvé un peu mièvre... et cependant, à chaque fois que je le donne, la joie naît... « *J'ai connu des cochons gourmands, des tas, des cochons fatigués, des tas, mais aussi gourmands et aussi fatigués que Dodu dodo, ... je n'en ai jamais rencontré...* »

Il en va de même pour la version traditionnelle nivernaise, un tantinet scatologique, du « Petit Chaperon rouge », tel que retranscrit dans Delarue et Tenèze⁷ avec son chaperon et son bzou (loup) patoisant savoureusement :

3. *Contes des charmeurs de serpents*, Syros, 1987. Collection animée par Béatrice Tanaka.

4. Une version dans l'ouvrage de Muriel Bloch : *365 contes pour tous les âges*, Hatier 1986.

5. Une version dans l'ouvrage de Muriel Bloch : *365 contes pour tous les âges*, Hatier 1986.

6. *On raconte*. Colin Bourrelier, 1974.

7. Delarue (Paul) et Tenèze (Marie-Louise) : *Le Conte populaire français*, Maisonneuve et Larose, 1985.

« Oh ! ma grand, que vous êtes poilouse ! »
« Oh ! ma grand, que j'ai faim d'aller dehors ! »
– Fais au lit, mon enfant !
– Oh ! non, ma grand, je veux aller dehors.
(...)

Le bzhou lui attacha un fil de laine au pied
(...) Quand la fille fut dehors, elle fixa le bout du fil à un prunier de la cour. Le bzhou s'impatientait et disait : « Tu pisses donc des cordes !!?... tu pisses donc des cordes !!?... »
Quand il se rendit compte que personne ne lui répondait, il se jeta à bas du lit et vit que la petite était sauvée. »

Je t'aime, je te conte...

Je t'aime, je te tue... mais je te tue de cette parole qui t'atteint aux racines de tes angoisses, de tes attentes, de tes peurs et de tes désirs... de cette parole essentielle qui te permet de renaître, de grandir... Je t'aime, je te conte.

« Je te plante mon conte pour que tu croisses grand et beau. »

dit superbement la formule d'ouverture d'un conte mélanésien.

Suzanne Asquinezzer, remarquable conteuse professionnelle, se plaît à rappeler cette loi fondamentale du continent de l'oralité :

« Le conte, plus je le garde, plus je le perds. Plus je le donne, plus je le garde »

Paradoxe apparent, qui recouvre au moins deux vérités essentielles : il n'y a pas de conte sans amour de l'autre, sans désir de donner, il n'y a pas d'appropriation du conte sans pratique orale régulière, itérée.

Dire, la peur au cœur le plus souvent, demeure la seule voie d'approche du conte, puis redire, modifier une image, étoffer un épisode, le remanier, les véritables voies de l'appropriation. On ne reedit jamais deux fois un conte de la même manière...

« Compagnons, venez vers moi,
montez sur les échelles et faites attention au vent qui souffle,
élevez-vous, escaladez les murs de l'enceinte,
tendez l'oreille, ouvrez l'œil, et partons ensemble,
non sur un tapis ou sur un nuage mais sur une épaisse couche de mots et de phrases,
tout en couleur et en musique. »⁸ ■



8. Tahar Ben Jelloun : *L'Enfant de sable*, Seuil, 1985.